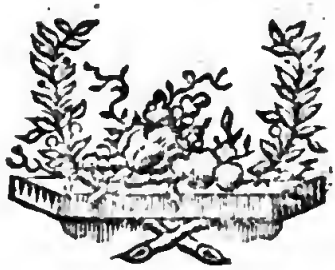
L'ÉPREUVE VILLAGEOISE,

OPÉRA-BOUFFON

EN DEUX ACTES, EN VERS,

Repréſenté, pour la premiere fois, devant LEURS *MAJESTÉS, à Verſailles, le 5 Mars* 1784, *ſous le titre de* THÉODORE ET PAULIN, *& ſur le Théatre Italien, le* 24 *Juin ſuivant, ſous ce dernier titre.*

Les Paroles ſont de M. DESFORGES.
La Muſique de M. GRÉTRY.



A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Auguſtins, à l'immortalité.

M. DCC. LXXXVIII.

ACTEURS.

Madame HUBERT, *riche Fermiere.*

DENISE, *ſa fille.*

ANDRÉ, *amant aimé de Deniſe.*

LA FRANCE, *amoureux de Deniſe.*

UN JOCKEI.

PAYSANS & PAYSANNES.

La ſcene eſt dans un village auprès de Paris. L'action commence vers les ſept heures du matin, en été.

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE,

OPÉRA-BOUFFON.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente un château, vu obliquement dans le fond. Une belle ferme; la maiſon ſur le côté & le devant de la Scene à gauche; des bancs de gaſon, des touffes d'arbres qui les ombragent à droite, avec quelques cabanes qui indiquent un hameau.

SCENE PREMIERE.

DENISE, *un moment ſeule, enſuite* Madame HUBERT.

DENISE *ſort de ſa maiſon en rêvant.*

OH! oui, Monſieur André, faut vous apprend' à vivre.
Quoi! toujours d'pis queuq'tems m'eſpionner, toujours m'ſuivre;
(*Montrant ſon front.*)
Non, non, je l'corrig'rai... C'eſt là qu'c'eſt réſolu;
Et ſi çà l'fâche un peu, c'eſt lui qui l'a voulu.

Mad. HUBERT.

Déjà prête... Ah! j'crois ben: c'eſt la fêt' du village
Et la tienne.

DENISE, *ſoupirant.*

Oui, c'eſt vrai.

Mad. HUBERT.

Tu ſoupires... pourquoi?
Quand doit-y avoir encor un' autr' fête pour toi.

DENISE.

Queuqu' c'eſt donc que c'te aut' fête?

Mad. HUBERT.

Eſt celle d'ton mariage,
Avec c'bon André qui t'aim'tant.

DENISE.

Hé ben! moi,
C'eſt de c'te bell' fêt'-là que j'ſoupire & qu' j'enrage.

Mad. HUBERT.

Comment! l'y a plus de trois ans qu'tu l'y as promis ta foi!

DENISE.

I' pourroit, s'in'change pas, l'attendr' ben davantage.

Mad. HUBERT.

Je n'attends pas du tout.

DENISE.

Hé ben ! écoutez-moi.

COUPLETS.

Premier.

J'navions pas encor quatorze ans,
Quand il arriva dans not' ferme.
J'avions fait l'plus biau des sermens,
De n'acouter jamais les amans,
Ces sermens-là, ça n'tient pas ferme ;
Et j'eus pourtant ben d'la rigueur :
Mais tous les jours avec courage,
André m'aidoit dans mon ouvrage,
J'étois sensible à son bon cœur,
Bentôt j'fus sensible à sa flâme ;
Et quand j'lui promis d'êt' sa femme,
J'attendois d'lui tout mon bonheur.

Mad. HUBERT.

J'espер' ben qu'il le f'ra dès qu'il s'ra d'la famille.

DENISE.

Bah ! vous n'savez pas tout.

Mad. HUBERT.

Eh ben, dis, dis, ma fille,

Second couplet.

Vous n'savez pas qu'il est jaloux.
Mais j'dis jaloux à toute outrance,
D'un biau Monsieur qui v'noit chez nous,
Finement. Un p'tit peu, j'crois, à cause d'vous.
C' biau Monsieur, c'est Monsieur d'la France,
Stilà qui s'croit not' maît' à tous.
Faudroit l'y donner l'espérance
D'avoir un jour la préférence :
Ça rendroit pr'êtr' André plus doux,
Sans quoi, plus d'André, ni d'mariage ;
Car pour el' bonheur en ménage,
Gn'i'en a point avec un jaloux.

Mad. HUBERT.

Etr' jaloux d'mon enfant ! ah ! c'est fort mal à lui.
Quant à c' Monsieur d'la France i'm'a fait politesse,
C'est vrai, parc' que j'suis veuve, & qu'j'avons queuqu'richesse.
Ces valets d'grands Seigneurs aim't'biaucoup l'bien d'autrui.
Enfin, y a cinq ans d'ça, toi tu n'en avois qu' douze.

DENISE.

Ah ! mais, s'i' vous plaisoit, moi j'en suis pas jalouse,
Au moins.

Mad. HUBERT.

Tu n'entends pas... écout' donc jusqu'au bout ;
Qu'i' soit amoureux d'toi, ça n'm'étonn' pas du tout,
Car c'n'est pas parc' que t'es ma fille :
Mais vrai, d'honheur, t'es ben gentille ;

T'as d'l'eſprit & tout plein, un jargon qui pétille,
Tout c' que tu veux enfin, t'en viens toujours à bout,
Pourtant i's'pourroit ben qu'i' fût auſſi d'ton goût.

DENISE.

Comment ?

Mad. HUBERT.

D'puis q'nos Seigneurs ſont r'tournés à la ville,
C'eſt lui qu'eſt ici l'maître, & comme il eſt habile,
Ça doit lui rapporter beaucoup.
Donc il eſt riche, & d'plus beau garçon.

DENISE.

Pour que j'l'aime,
C'beau garçon-là s'aim'trop lui-même;
Mais c'eſt à lui tout ſeul.... Enfin, ſans vous compter,
Vous ſaurez qu'fille, ou femme, il aimoit tout l'village
Qui n'l'aimoit pas du tout.

Mad. HUBERT.

Qu'eſt-c' que tu viens m'conter ?

DENISE,

Mais la vérité.

Mad. HUBERT.

Tu m'rends ſage.
Et puiſque c'eſt comm'ça, faut nous en amuſer.

DENISE.

Et qu'eſt-c' que je vous dis donc; mais c'eſt-là tout l'myſtere.
Hier, i' m'a parlé... Moi qui voulois ruſer,
J'n'ons pas du tout pris l'ton ſévere.
J'l'i ons répondu qu' pour m'épouſer,
Falloit qui voulût ben s'adreſſer à ma mere,
Et j'crois volontiers qu'i va v'nir,
Moi, j'n'y s'rai pas.... Mais vous....

Mad. HUBERT.

Vas, i'n'a qu'à s'ben t'nir.
Mais voyez un peu c'tte fineſſe,
I'a cinq ans qu'i'm' pourſuit, tu n'étois qu'eun' jeuneſſe;
Mais, i's'diſoit tout bas : ça d'viendra fort joli.
J'voudrois entrer dans l'bien, autant qu' dans la famille.
Coulons l'temps.... Pour avoir la fille,
I'faut avec la mere être toujours ben poli.
Eh ben ! c'eſt c' qu'il a fait : j'en ons même un peu de honte,
Car moi, j'ai toujours cru qu'im' parloit pour mon compte.
Ah ben ! qu'i vienne..

DENISE.

Oui, mais, faut tout's deux nous unir.
Il faut qu' mon intérêt s'arrange avec le vôtre,
Vous en avez un à punir,
Et moi, j'voudrois corriger l'autre;
Et ſi vous me s'condez, ça peut s' faire en même tems.

Mad. HUBERT.

Mais c'eſt ben comm'ça que j'l'entens ;
C'pendant pour réuſſir dans ton p'tit ſtratagême,
I'm'paroît qu'tu t'y prends ben tard.

DENISE.

Je n'pouvions pas plutôt.

Mad. HUBERT.

Pourquoi ?

DENISE.

C'eſt que c' fin r'nard,
Vot'biau monſieur d'la France, y a pt'êt long-tems qui m'aime,
Mais je ne l'ai ſu qu'hier.

Mad. HUBERT.

Qu'hier ? l'autre d'puis quand....
T'a-t-il montré d'la jalouſie ?

DENISE.

I'a queuqu's jours ; ç'a l'y a pris tout comme eun'fernéſie.

Mad. HUBERT.

I'a queuqu's jours, ah ! c'n'eſt donc qu'un moment d'fantaiſie.
Ça l'y paſs'ra par conſéquent.

DENISE.

Parguenne j'l'eſper'ben ; mais faut qu'la l'çon ſoit bonne,
Er ſur l'point d'nous marier, s'i croit que j'l'abandonne,
Hein ! Vous ſentez comm'moi, qu'ça s'ra ben plus piquant.

Mad. HUBERT.

J'crois qu'vlà monſieur d'la France.

DENISE.

Oui.

Mad. HUBERT.

Je n'ſuis pas méchante ;
Mais pendant plus d'cinq ans, m'avoir fait les yeux doux,
Pour rien.... j'en aurai ſoin.

(*Elle rentre.*)

DENISE.

Je m'charge du jaloux.

(*Elle rentre.*)

(*Un inſtant après que la France eſt ſur la ſcene, on voit la mere & la fille à la fenêtre.*)

SCENE II.

LA FRANCE, *rêvant.*

L'ENTREVUE eſt embarraſſante,
Après cinq ans de ſoins, oſer la prévenir
Que ſa fille eſt l'objet auquel je veux m'unir :
Je doute fort qu'elle y conſente ;
Mais, voyons & ſachons à quoi nous en tenir.

(*Il frappe.*)

Mad. HUBERT, *à la fenêtre.*
Qui frappe ? Ah ! ah ! c'eſt vous, monſieur, j' m'en vas deſcendre.

DENISE.
Moi, j' m'en vas m'tenir là, parc'que j'veux tout entendre.

DUO.

Mad. HUBERT.
Bon jour, monſieur,

LA FRANCE.
Bon jour, madame.

Mad. HUBERT.
Qui vous amene ici ?

LA FRANCE.
Je viens chercher ici
L'objet de ma conſtante flâme.

Mad. HUBERT.
Vrai ! je l'penſois auſſi.
D'puis cinq ans vous m'parlez d'vot' flâme :
Mon cœur enfin s'eſt radouci.

LA FRANCE.
Je ne l'entendois pas ainſi.

Mad. HUBERT.
J'ai tardé long-tems pour une femme ;
Mais j'voulois êtr' ben ſûre de vous.

LA FRANCE.
Je ne puis me plaindre de vous.

Mad. HUBERT.
André s'marie avec ma fille,
Et j'attendois c'moment ſi doux.

LA FRANCE.
André !.... s'unir à votre fille !

Mad. HUBERT.
Aujourd'hui même ils s'ront époux :
C'eſt un bien beau moment pour nous ;
Ça n'ſera plus qu'eun' même famille ;
N'eſt-c' pas, monſieur ? qu'en penſez-vous ?

LA FRANCE.
L'honneur d'être de la famille,
Me ſeroit un plaiſir bien doux ;
Mais mon cœur n'aſpiroit qu'au vôtre,
Et n'a pu s'en rendre vainqueur.

Mad. HUBERT.
Pardonnez-moi, vous v'là vainqueur,
Quand j' vous ont tant r'fuſé mon cœur,
C'n'étoit qu'pour m'aſſurer du vôtre,
A la parfin, vous v'là vainqueur.

LA FRANCE.
Mon cœur ſent tout le prix du vôtre.
Mais...

Mad. HUBERT.
Quoi... mais quand j'n'ai plus d'rigueur.

LA FRANCE.

Ecoutez-moi.... mais ſans rigueur.

Mad. HUBERT.

Pte't'ben qu'vous en aimez eun'autre ?

LA FRANCE.

Moi ! je ne dis pas cela.... mais.

Mad. HUBERT.

J'vois ben qu'vous en aimez eun'autre ;
Mais... je n'vous l'pardonn'rai jamais.

LA FRANCE, *à part.*

Il eſt vrai que j'en aime une autre.
(*Haut.*)
Je vous aime plus que jamais.

LA FRANCE, *après le duo.*

Me pardonnerez-vous, ſi celle que j'adore,
Sur mon attachement vous donne un droit de plus ?

Mad. HUBERT.

Ça n'eſt pas aſſez clair encore,
Monſieux, point d'grands mots ſuperflus.

LA FRANCE.

Eh bien ! apprenez donc que j'aime.

Mad. HUBERT.

Eh bien !

LA FRANCE.

J'aime une autre vous-même.
La charmante Deniſe.

DENISE, *à la fenêtre.*

Ah ! v'là l'grand mot lâché.

Mad. HUBERT.

Ah ! vous aimez ma fille !

LA FRANCE.

Oui, j'en ſuis bien fâché.

Mad. HUBERT.

Fâché ; mais gnia pas d'quoi, j'crois qu'all'vaut bien qu'on l'aime,
Et comm'vous dit'sfort bien, c'eſt un'autre moi-même.
J'conçois qu'pendant cinq ans vous avez dû ſouffrir
D'mes refus & d'mon humeur ſauvage ;
Mais, malgré l'beau parti qu'vous vouliez ben m'offrir,
J'aimais aſſez l'défaut, j'aimais beaucoup l'veuvage,
Dam, c'eſt ben naturel ; ma D'niſe d'jour en jour
Sous vos yeux d'venait plus gentille,
Vous avez dit ſag'ment : j'ai long-tems fait ma cour
A la mere, à préſent c'eſt bien l'tour d'la fille,
Faut lui tranſporter mon amour.
Ça n'ſortira pas d'la famille,
Hein ? N'eſt-c'pas vrai, monſieur ?

LA FRANCE.

Madame, en vérité,
Si vous m'euſſiez moins rebuté....

Mad.

Mad. HUBERT.

Oui, j'ſens ben qu'trop long-tems j'ai fait la difficile ;
Si j'vous perds, c'eſt ma faute, ainſi j's'rai bien docile.
Et's-vous aimé de D'niſe ?

LA FRANCE, *minaudant.*

Oh ! mais... c'eſt un aveu...

Mad. HUBERT.

Dont l' min dépend... Songez qu' j' n'veux pas la contraindre.

LA FRANCE.

Mais hier ſa bonté m'encourageoit un peu.

Mad. HUBERT.

En c'cas vous n'avez rien à craindre.
Pour vous ç'a n'peut pas tourner mal.

LA FRANCE.

Mais il ſe peut qu'André....

Mad. HUBERT.

Faſſe un' triſte figure,
Et v'là tout ; car pour lui... Vrai c'eſt un coup fatal ;
Mais i's'rendra juſtiee en voyant ſon rival.
J'crois que ma fill' s'ra pour vous.

LA FRANCE, *charmé.*

J'en accepte l'augure.

DENISE, *à part, à la fenêtre.*

Comm' all'amorce le ferluquet.

LA FRANCE.

C'eſt ſa fête aujourd'hui... J'avois fait un bouquet,
(*D'un ton patelin.*)
Que je n'enverrai point ſans l'aveu de ſa mere.

Mad. HUBERT, *gaiement.*

Vous pouvez l'envoyer.

LA FRANCE *lui baiſe la main.*

Que je ſuis ſatisfait !

Mad. HUBERT, *ſouriant finement.*

Convenez que jamais je n' vous fus auſſi chere.

LA FRANCE.

Je conviens qu'à préſent mon bonheur eſt parfait ! (*Il ſort.*)

SCENE III.

Mad. HUBERT, DENISE, ANDRÉ, *avec une roſe.*

Mad. HUBERT.

NON, non l'bel engeoleux, pas encor tout-à-fait.
Mais j'crois que j'vois André, faut fag'ment que j'l'évite.

DENISE, *de la fenêtre à ſa mere*

I'vien pour m'eſpionner, maman rentrez donc vîte.

(*Mad. Hubert rentre.*)

DUO, *en ſourdine.*

ANDRÉ.

J'ons fait un bouquet pour ſa fête,

C'bouquet le v'là.
(*Il ſe cache derriere une touffe d'arbres.*)
Mais t'nons-nous-là
Pour voir venir ceux qu'on l'i apprête.

DENISE, *à ſa mere.*

Ah! vous d'vez ben voir qu'André m'apprête.
L'maudit jaloux s'eſt caché là.

ANDRÉ.

J'crains ben qu'alin'ſoit un peu coquette,
J'naim'rois pas ça.

DENISE.

Hein! qu'dites-vous d'ça?

ANDRÉ.

En tapinois faut j'la guette.

DENISE.

Vous l'entendez,
Ben obligé:
Très-bien jugé.
L'bel amant que j'ai.
J'frémis du ſort qu'André m'apprête.
L'amour en valn m'arrête.
Mais il verra:
Oh! la belle fête
Que je l'y apprête,
P't'êt'ben qu'ça l'corrigera.

ANDRÉ.

Faut que j'la guette,
Car j'la crois ben coquette,

Comment! on n'vient point à ſa fête?
Eſt-ce que je n's'rois qu'eun'bête?
Mais on viendra.
All' m'a fait eun' grand'conquête;
Je ne ſis pas encor ſi bête:
J'attends, car on viendra.

Mad. HUBERT.

Ah, bon Dieu! mon enfant, le vilain jaloux que v'là!

DENISE.

Eh ben! eſt-c'que j'mentais, en a-t-il eun'bonn'doſe?
Mais j'm'en vas arranger tout ça.
(*Très-haut.*)
Ma mere, j'crois qu'là-bas j'ons entendu queuq'choſe.
J'deſcends pour voir c'que c'eſt.

ANDRÉ.

Me v'là pris.

DENISE.

Qu'eſt-c'qu'eſt-là?

ANDRÉ.

C'eſt moi, Mam'zelle Deniſe.

DENISE.

Ah! ah! c'eſt vous qu'v'là.

ANDRÉ.

J'attendais vot'réveil, pour vous donner c'te roſe.

DENISE.

Mais pour donner un'roſe, on n'ſe cach'pas comm'ça.

ANDRÉ.

Non: mais c'eſt que j'diſois: Mam'zelle Deniſe r'poſe.
N'faut pas déranger ſon ſommeil.

DENISE.

Vous mentez... Tous les jours je m'leve avant l'ſoleil.

Il eſt l'vé depuis long-tems, donc y a queuqu'autre cauſe.

ANDRÉ.

Oh ! j'vous aſſur'ben qu'non.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Je vous promets.

DENISE.

Vous m'promettez ; moi j'vous proteſte
Qu'il y a deux ſortes d'gens qui n'me plairont jamais.
Les menteurs d'abord, j'les déteſte.
Après ça les j... j'vous dirai l'reſte
Quand vous ne mentirez plus.

ANDRÉ.

Faut donc vous parler vrai ?
C'eſt que j'voulais faire un eſſai.

DENISE.

Quel eſſai ? parlez donc.

ANDRÉ.

T'nez Mam'zelle, j'vous aime,
Ah ! par exemple ça j'crois qu'ça n'eſt pas mentir ;
Car y a long-tems qu'on l'ſait, vous l'ſavez ben vous-même.
Mais c'que j'ſentons pour vous, d'aut'spourriont ben j'ſentir.
Et j'guettais ces aut's'là.

DENISE.

Pourquoi ?

ANDRÉ

Parc'que, Mam'zelle,
Un bouquet l'jour d'un'fête, eſt un ſignal d'zele,
Je n'voulois pas qu'aucun vous l'donnoit avant moi.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Oh ! non, par ma foi.

DENISE.

Pour me l'donner l'premier, falloit frapper tout d'ſuite,
Au lieu de vous cacher là. J'on ben d'vné pourquoi.
Vous vous aviſez donc d'eſpionner ma conduite ?
Ça promet. Heureus'ment qu'vous n'êt's pas mon mari.
Allez, Monſieur, gardez vot'roſe.
J'attendons un bouquet fait pour êt'plus chéri.

ANDRÉ.

Eh ben ! ſi j'eſpionnois ? c'n'étoit donc pas ſans cauſe.

DENISE.

(*à part.*)

Ah ! tu m'eſpionnois donc... Faut-il porter l'grand coup.

ANDRÉ.

Et vous m'quittez pour ça ?

DENISE.

Pour ça ? trop beaucoup.

ANDRÉ.

Allez, c'n'eſt qu'un perteſte.

DENISE.

Eh ben ! s'i'faut que je l'diſe,
C'eſt vrai qu'j'en cherchois un... Excuſez ma franchiſe,
Vous ſavez qu'dans c'bas monde, un chacun a ſon goût ;
Et moi, pour vous j'croirois que j'n'en ons plus du tout.

ANDRÉ.

Eh ben ! c'eſt conſolant... Et vos raiſons Mam'zelle ?

DENISE.

Bah ! des raiſons ! eſt-c'qu'i'y en a pour ça ?
L'amour vient ſans raiſon, & tout de même i's'en va.

ANDRÉ.

Voyez les bell's raiſons que v'là !
C'eſt qu'vous voulez êt'infidele,
Ou p't-êt'ben, c'eſt qu'vous l'êt's déjà.

DENISE.

C'eſt ſingulier, comm'i'd'vin'ça !

ANDRÉ.

Au moment d'nous marier. m'jouer un tour de la ſorte !
Ça n'ſemble t'i'pas fait exprès ?

DENISE.

Aim'rois-tu mieux que c'fut après ?

ANDRÉ.

Non, encor moins, l'diable m'emporte.
Mais faut-il qu'un rival !....

DENISE.

Je n'ſuis pas franche à d'mi.
J'dis bonn'ment quand j'n'aim'plus, tout comme j'dis quand j'aime.
Vous n'avez point d'rival, vous n'avez qu'un enn'mi.

ANDRÉ.

Je l'connois.

DENISE.

Gageons qu'non.

ANDRÉ.

C'eſt vot'nouvel ami,
L'biau la France.

DENISE.

Eh ben ! non... C't enn'mi-là, c'eſt vous-même,
Monſieur André, m'entendez-vous ?

ANDRÉ.

Que trop... J'voudrois êt'ſourd... D'p'is trois ans que j'ſoupire.

DENISE.

J'ſoupir'rois plus long-tems en t'prenant pour époux.
Tu voulois des raiſons ? eh ben ! j'm'en vas t'en dire.
J'déteſte les menteurs, encor plus les jaloux ;
Et j'crois qu't'es tous les deux, j'te l'confie entre nous.

ANDRÉ.

Mais ſon tréſor, on craint qu'eun autre n's'en empare.

DENISE.

Pour ſoigner c'tréſor-là, n'faut pas en êtr'avare ;
Et tu m'enferm'rois p't-êt... Ah ! j'n'aim'pas les verroux.

ANDRÉ, *ſe mettant comiquement à genoux.*

Si j'vous d'mandois pardon à genoux,
Et ſi j'vous promettois ; mais là... du fin fond d'l'ame....

DENISE, *à part.*

Bon Dieu ! qu'eun homme eſt ſot à genoux d'vant eun'femme !
(*Haut.*)
Quoi qu'vous m'prometteriez ?...

ANDRÉ.

D'n'êt ſi ſoupçonneux,
Et d'vous aimer toujours, ſans jalouſie aucune.

DENISE.

Tiens parole, & j'verrons.... Sans adieu.

ANDRÉ.

Sans rancune.
A-propos, & queu jour fiſquez-vous pour nos nœuds ?

DENISE.

Ça d'mand' du tems... J'verrons... Ta préſence m'importune,
Va-t-en vîte, obéis.

ANDRÉ.

J'men vas ; mais ſans rancune.
A propos, à la fête, eſt-c'que j'dans'rons nous deux ?

DENISE.

J'verrons... Allons, va-t-en.

ANDRÉ, *à part, en ſortant.*

Ma roſe a fait fortune. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

DENISE, *ſeule.*

PAUVRES gens ! nous faiſons tout c'que nous voulons d'eux ;
Mais mon André n'crains rien, va, c'n'eſt qu'un badinage
Tant ſeul'ment pour t'apprendre à n'êt'pus ſi ſauvage,
Si-tôt qu'un autre qu'toi viant m'faire un peu la cour.
Ça s'roit dangereux en ménage,
Et puis l'trantran d'laville eſt v'nu juſqu'au village ;
Et j'ſais qu'aux amoureux, faut toujours jouer queuqu'tour
Pour qu'i' nous aimiont davantage.

ARIETTE.

J'commence à voir que dans la vie
La moitié rit d'l'autre moitié.
Par deux amans j'ſuis pourſuivie,
L'un des deux a mon amitié.
L'premier s'en va l'ame ravie,
L'autre s'en va ben humilié ;
Mais ſtilà qui croit faire envie,

Finira par faire pitié ;
V'là juſtement c'que c'eſt la vie,
La moitié rit d'l'autre moitié ;
Et ſtilà qui croit faire envie,
Peut finir par faire pitié.
Mais la moitié qui rit l'mieux d'l'autre,
Meſſieux l'zamans, ce n'eſt pas vous ;
C'n'eſt pas not'faute & c'eſt la vôtre.
J'ons toujours à nous plaindre d'vous.
Toujours un maître,
Et pas trop doux,
Sonvent bien traître,
Ou bien jaloux.
A ces beaux traits on peut connoître
C'que vous ſerez en d'venant époux.
Souvent jaloux ;
Plus ſouvent traître.
V'là c'que c'eſt qu'un époux.
La France part l'ame ravie,
André s'en va ben humilié.
Vous l'voyez ben, faut dans c'te vie
Qu'la moitié rie
D'l'autre moitié.

SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt l'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis jacquet,
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi ! jacquet d'Monſeigneur ?

LE JOCKEI.

Non pas... d'Monſieur d'la France ;

DENISE.

Jaquet d'Monſieur d'la France ! Oh ! c'eſt bien plus d'honneur.

LE JOCKEI.

Vraiment oui... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'fait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, i'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr... Mais l'beau bouquet ! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc ?

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'voit ben v'nir lui-même.

LE JOCKEI.

I'viendra tout-à-l'heure : adieu Mam'zelle.

DENISE. Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la fête.
Dam'il l'a dit tout haut. V'là qu'all'eſt bientôt prête.
Oh ! comm'ça s'ra joli... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvoit, mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

DENISE, *enſuite* ANDRÉ, *qui a eſpionné.*

VOYONS vîte c'te fleur... car c'eſt qu'euqu'trait d'adreſſe,
Et sûr'ment y a qu'euqu'chos' là-d'dans.
(DENISE, *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*
(*Elle trouve un papier qu'elle ouvre.*)
Un papier d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine i's'adreſſe,
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprends rien au village,
Bah ! i'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai qu'je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner.

ANDRÉ, *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ben ! n'v'là-t-il pas l'autre ?

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, étoit près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ben ! quand c'en s'roit un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe !

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.

Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor!

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot....

ANDRÉ.

Tu vas voir... Qu'eu diantre d'écriture.
Fi donc, gnia là que d'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

FINALE.

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c'biau billet.

DENISE.

Eh! pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît,
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence.
Oh! que j'l'aſſom'rois d'bon cœur!
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieur d'la France.

(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

SCENE VII.

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE, *ſurvenant.*

LA FRANCE.

Eh bien! Deniſe, mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot'billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin?

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire?

DENISE.

Et non, j'n'ai pas eu l'tems de l'lire.

ANDRÉ.

Oh! ma foi, y a d'quoi crever d'rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire?

ANDRÉ.

Je rions d'vous, j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE, *à Denise.*

Eh bien, tout haut je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah! queu plaisir! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah! queu tourment! i'va lui dire
Tout c'qui avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien.... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi, belle!... Ah! morgué, queu sottise!
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en! J'veux rester, moi.
Comment, paix donc! J'veux parler, moi.

DENISE ET LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

LA FRANCE.

De mon sort devenez maîtresse.
C'est un époux

(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe.
(*Il va à la France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ.
Tout doux, vous-même, entendez-vous?
DENISE.
Monſieur d'là France, André, tout doux.

SCENE VIII.

Mad. HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Mad. HUBERT.
EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Mad. HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Mad. HUBERT.
Il a déchiré vot'billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.
ANDRÉ.
Oui, j'ons déchiré c'biau billet:
Et par la morgué j'ons ben fait.
LA FRANCE, *bas à mad. Hubert.*
A l'inſtant vous ſerez au fait;
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*Haut.*)
Avoir déchiré mon billet!
Mad. HUBERT.
Avoir déchiré vot'billet,

André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre,
Et j'pards à tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait ?

ANDRÉ.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Mad. HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Mad. HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Mad. HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence.
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieur la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh jarnigoi, queulle indulgence !

DENISE, *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance,
C'eſt moi qui ferai ſon époux.

CHŒUR DES PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence ;
Pour la fête, on n'attend plus qu'vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils s'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer,
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer ;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'all' ſe diſpoſe
A l'approuver dans c' qu'i' propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper,
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper
Ceux qui croyont d'bonne-foi qu'leux mérite en impoſe :
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper ;
Mais on peut s'moquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

COUPLETS.

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te fête,
Monſieur d'la France était honnête ;
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas deſiré ;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi, mon cher André,
Mon pauvr' André, mon cher André :
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

Second Couplet.

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c' qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'eſt toi ſeul qui dans'à mon gré.

Troiſieme Couplet.

J'peux choiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois on s'blouſe,
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?

Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai j't'obéirai;
Mais faudra qu'tout a'lle à mon gré.
I'n'danſait pas du tout; mais comm' j'ai ri de l'voir!
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'tait tout c'qui y avait de plus rare.
Quant à monſieur d'la France i'conſervait ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut êt'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout ça faut en convenir,
Sa dernier' jalouſie était ben pardonnable;
Mais quoiqu'i' n'ſoit pas très-coupable,
J'ai toujours ben fait de l'punir:
Parc'qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir:
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir. (*Elle rentre.*)

SCENE II.

Mad. HUBERT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

« JE ne conſens à rien ſans l'aveu de ma mere;
» Ainſi tâchez de l'obtenir. »
Voilà ſes propres mots.

Mad. HUBERT.

Dès qu'all'eſt ſatisfaite,
Dès qu'i' n'tient qu'à moi d'vous unir,
Je regard' ça comm'eun' affair'faite,
Et pour ell' comm'eun affair' d'or.

LA FRANCE.

Quand la finirons-nous?

Mad. HUBERT.

Eh! mais, l'plutôt poſſible,
Et pour vous en rentrant j'vas m'employer encor.

LA FRANCE.

Que d'obligation!

Mad. HUBERT.

De rien; mais bien ſenſible
A votre politeſſe.

LA FRANCE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

Mad. HUBERT.

Vous m'avez donnné l'bras d'préférence à ma fille,

LA FRANCE.

Je ſuis de toutes deux le très-humble valet:
Quand je ſerai de la famille,
J'eſpere.....

Mad. HUBERT.

Alors, Monſieur, not'plaiſir s'ra complet.
En vous r'merciant.

(*Elle va pour rentrer.*)

LA FRANCE.

Un mot... j'ai quelque choſe en tête;
Ce ſoir, de ce côté, ſi j'amenais la fête;
Et ſi tout le village était ici témoin
Du bonheur qui pour moi s'apprête...

Mad. HUBERT, *à part.*

(*Haut.*)

Des témoins!... c'bonheur-là n'en a pas grand beſoin;
Mais tout comme vous voudrez. J'rentr' & j'vous laiſſe l'ſoin
D'ben arranger tout ça... Reſtez donc, je vous prie.

LA FRANCE.

Souffrez...

Mad. HUBERT, *ſur le pas de la porte.*

(*Malignement.*)

Non, reſtez là; vous n'irez pas plus loin.

(*Elle rentre.*)

LA FRANCE.

J'obéis.

SCENE III.

LA FRANCE, DENISE, *à la fenêtre.*

LA FRANCE.

C'EN eſt fait, allons, je me marie.
Oui, ce que n'a pu l'induſtrie
De tant, tant & tant de beautés,
Qui chez de grands ſeigneurs ſervaient à mes côtés,
Et qui pour m'épouſer, nuit & jour faiſaient rage,
D'une villageoiſe eſt l'ouvrage.
Eh! pourquoi? C'eſt que ſes attraits
Sont comme elle, ſans impoſture.
Malgré tous les brillans apprêts
Qui du ſexe aujourd'hui compoſent la parure,
On en revient toujours à la ſimple nature,
Et j'aime enfin les plaiſirs vrais.

ARIETTE.

Adieu Marton, adieu Liſette, adieu Roſette,
Daigne me pardonner ce cruel abandon,
Adieu Julie & toi Laurette,
Adieu tout le peuple ſoubrette,
Et tous les amours du grand ton.
Objets de mes nobles folies.

Vous étiez toutes fort jolies,
Je devais mourir ſous vos loix,
Je vous l'avais promis cent fois.
Ce n'eſt pas que je vous oublie,
Mais voilà qu'un petit minois,
Bien ſéduiſant, bien villageois,
Dans mon cœur qui ſe méfallie,
Vient s'emparer de tous vos droits.
Adieu Marton, &c.

(*Deniſe qui a entendu la France de la fenêtre, dit en ſe retirant*, adieu; M. d'la France; *celui-ci regarde d'où vient cet adieu, & dit:* hein! *André arrive.*)

SCENE IV.

LA FRANCE, ANDRÉ, DENISE, *à la fenêtre.*

ANDRÉ, *ſans voir la France, qui ne le voit pas non plus.*

J'SUIS, morgué, plus léger d'moitié
D'puis qu'j'entends la raiſon; c'te D'niſe en r'cherche un autre,
All' m'a r'tiré ſon amitié.
Eh ben! faut fair' ſemblant que j'li r'tirons la nôtre.
Faut êtr' fier.

LA FRANCE, *l'appercevant.*

Ah! voilà mon illuſtre rival.

ANDRÉ.

Lui-même.

LA FRANCE.

Et bien content, je gage.

ANDRÉ.

D'vous voir p'têt, ah! ça m'fait un plaiſir ſans égal!

LA FRANCE.

Non... content de Deniſe.

ANDRÉ.

Ah! de c'biau parſifflage
J'me moquons; j'la plains, car all' s'en trouv'ra mal.

LA FRANCE.

Et c'eſt à moi, faquin, que tu tiens ce langage?

ANDRÉ.

Pourquoi pas, & qu'eſt-vous? j'vous l'répét'rai cent fois.
Qu'all'vous prenne, & bientôt all' s'en mordra les doigts.

LA FRANCE.

Tais-toi.

ANDRÉ.

Non, j'parle vrai.

DENISE, *à la fenêtre.*

Bon, encor eun' querelle:
C'eſt ben amuſant! mais faut pourtant l'empêcher.

(*Elle deſcend.*)

LA FRANCE.

Si je voulais.

ANDRÉ

Qui ? vous ! n'faut pas trop m'approcher,
Non, j'vous en avertis..... Ah ! la v'là donc c'te belle
(*à part.*)
C'eſt encor lui qu'all'vient chercher.
Mais morgué ça n'fait rien, moquons-nous d'l'infidelle,
Rions, ça vaut mieux qu' de s'fâcher.

TRIO.

LA FRANCE.

Ah ! vous voilà, chere Deniſe !
Protégez-vous mon amour ?
Votre mere me favoriſe,
Et veut nous unir dès ce jour.

DENISE.

Quoi, vrai, ma mere vous favoriſe !

ANDRÉ, *à part.*

Madame Hubert le favoriſe.

LA FRANCE.

J'eſpere,
Ma chere,
Rendre à jamais vos jours heureux.
Ah ! daignez couronner mes feux.

DENISE.

Monſieur, ça n'eſt pas généreux ;
Devant lui m'offrir el' nom d'vot' femme :
Faut ménager les malheureux.

ANDRÉ.	LA FRANCE.	DENISE.
(*à part.*) Tâchons d'ben jouer l'indifférence. (*Haut.*) Je n' demand' plus la préférence. All'vous aime, all' a ben raiſon. Un André contr' M. d' la France !		
Eſt-c' qui gnia d' la comparaiſon ?	Ah ! daignez couronner ma flâme ;	André, veux-tu que j' ſois la femme ?
All'vous aime, all'a ben raiſon.	Mais voyez la comparaiſon.	(*à part.*) André perd-il donc la raiſon ?
(*à part.*) Jouons ben l'indifférence,	(*à part.*) J'obtiens la préférence,	Quel air d'indifférence.
Mais avec tout ça j'enrage D'ſa trahiſon, ne perdons pas la raiſon.	J'ai ſu la mettre à la raiſon ; Elle a ma foi raiſon.	Si dit qui n'm'aim'plus eſt-ce vengeance ? Ou trahiſon ? c'eſt une trahiſon. Tu n'manqu'ras pas de maîtreſſe.

		Un auſſi biau garçon Inſpire la tendreſſe, Et ſi-tôt qu'on le voit on en perd la raiſon.
Eh! oui, puiſque tu n' veux plus d'moi.		T'as déjà fait eun' autre maîtreſſe?
Comm' j' devions compter ſur toi.		J'd'vions compter ſur ta tendreſſe,
J' placerons mieux ma tendreſſe;	Près d'une autre maî- treſſe,	C'eſt une trahiſon.
Près d'un' autre maî- treſſe	Étant ſi beau gar- çon,	Tu n'manqu'ras pas d'maîtreſſe,
Je me conſolerai de cette trahiſon.	Tu te conſoleras de cette trahiſon.	Car ſi-tôt qu'on te voit on en perd la raiſon.

LA FRANCE, *après le trio.*

Je retourne à la fête, & je vais amener
Les hautbois, les garçons, les filles du village.
Permettez-vous?

DENISE.

Non, non.

LA FRANCE.

Je veux que tout partage
Le ſuprême bonheur qui va me couronner.

DENISE.

Monſieur, vous êt's prudent & ſage,
Vous ſavez c' qui faut faire. (*La France ſort.*)

SCENE V.

DENISE, ANDRÉ.

(*Madame Hubert paraît à la fin de cette Scene.*)

DENISE.

Ou vas-tu?

ANDRÉ.

J'vas m'prom'ner,
Faire un tour à la fête.

DENISE.

Et voir ton autr' maîtreſſe.

ANDRÉ.

Ah! p'têt' ben.

DENISE.

Ecout' donc, i'faut qu't'ay'ben d'l'adreſſe
Pour te faire adorer tout d'ſuite & ſans effort.

ANDRÉ.

M'faire adorer, moi, c'eſt mon ſort.

DENISE.

Eh! comment t'y prends-tu, pour gagner la tendreſſe
Comm'ça dans un clin-d'œil; enfin t'as donc queuqu'ſort.

ANDRÉ.

Ça s'pourroit, j'n'en ſais rien; mais quand je r'garde eun'fille,
Et j' n'en r'garde jamais à moins qu'ell' n'ſoit gentille.
Par exemple, comm'v....

DENISE, *sur le tems.*

Qui?

ANDRÉ, *à part.*

J'allais me mettr' dans mon tort,

(*Haut.*)

Ça n'fait rien... à ſon cœur el' feu prend tout d'abord;
Mais j'm'en vas.

DENISE.

Attends-donc?

ANDRÉ.

Non pas, j'fais p't'être attendre.

DENISE, *avec humeur.*

Un moment d'plus ou d'moins, parguenne on n'en meurt pas.
Et c'te demoiſelle eſt donc ben tendre?

ANDRÉ.

All' aime, & tout eſt dit; ſans adieu. Moi, de c'pas
J'm'en vas m'faire adorer.

DENISE, *ſe radouciſſant.*

Ecoute, en confidence,
André, dis-moi qui c'eſt?

ANDRÉ.

Diandre, & c'eſt-là l'grand ſ'cret,
Oh! que non, je n'f'rons pas eun' pareille imprudence;
Car ſi j'étais femme, à c'que j'pens'
J'aim'rais mieux un jaloux qu'non pas un indiſcret.
Mais ſans moi, pt'êt' que v'là qu'ell' danſe.
Et j'courons la r'trouver.

DENISE.

Ecoute, André.

ANDRÉ.

Non, non.

DENISE.

Mais tant ſeulement, dis-moi ſon nom?

ANDRÉ.

Son nom! bah! ça s'rait tout vous dire.

DENISE.

Dis toujours.

ANDRÉ.

Eh queu'ça vous fait?
Mais que c'ſoit pour s'tell'ci, pour s'tel'là que j'ſoupire,
Vot'cœur doit êt'ben ſatisfait,
Puiſque Monſieur d'la France vous aime,
Et que vous avez l'honneur de l'aimer tant vous-même.
Adieu mam'zell' Deniſe.

DENISE, *à part.*

(*Haut.*) Oh, maudit ſtratagême!
André, mais écout' donc.

ANDRÉ.

Quelle importunité!

Quoi, qu'voulez-vous encor ?

DENISE.

Dis-moi la vérité.
Eſt-c'que tu n'm'aim'rais plus ?

ANDRÉ.

Parguenne j's'rais ben bête,
Et j'en s'rais ma foi ben honteux.
Aimer tout ſeul ? Oh ! non, mamzell', faut aimer deux.

DENISE.

Eſt-ell' jolie au moins, ta nouvelle conquête ?

ANDRÉ.

Jolie ! oh ! j'ons du goût.

(*Il tire un petit miroir & le baiſe, comme ſi c'était le portrait de ſa maîtreſſe.*)

DENISE.

Qu'eſt-c' que tu tiens donc là ?
Son portrait ?

ANDRÉ.

Juſtement.

DENISE.

Voyons.

ANDRÉ.

Oh ! nénni deà !

DENISE.

J'l'aurai....

ANDRÉ.

Laiſſez-moi donc ; fi, ça n'eſt pas honnête
D'tourmenter un'amant comm'ça.

DENISE, *avec colere & dépit.*

J'veux voir qui c'eſt.

ANDRÉ.

Allons, car faut qu'j'aill' à la fête,
Pour me dépêtrer d'vous, j'm'en vas donc vous l'fair' voir.
R'gardez ben.

(*Il lui donne le miroir.*)

DENISE.

Eh, c'eſt un miroir !

ANDRÉ, *bégayant.*

Quoi ! vous n'voyez pas là c'que j'aime ?

DENISE, *bégayant.*

Mais non, puiſque j'n'y vois qu' moi-même.

ANDRÉ, *avec la plus grande ſenſibilité.*

Eh ! qui puis-je aimer, ſi c'n'eſt vous ?

DENISE.

Ah ! j'conçois à préſent qu'on peut être jaloux.

DUO.

DENISE.

Viens mon André, je te pardonne.

ANDRÉ.

Ma D'niſe.

DENISE.

Tu ne veux que mon cœur.

ANDRÉ.

C'eſt lui qui f'rait tout mon bonheur.

DENISE.

Et ben j'te l'donne.

DENISE.

Si ton bonheur dépend d'mon cœur,
Je te le donne,
Je te pardonne,
Hélas! je n'veux que ton bonheur.
Mon André v'là tout'mavengeance,
C'que j'ai fait n'eſt qu'pour t'éprouver.
Tu voulais douter d'ma conſtance,
Et moi j'voulais te la prouver.

ANDRÉ.

Oui, mon bonheur dépend d'ton cœur;
Tu me le donnes,
Tu me pardonnes,
Rien n'eſt égal à mon bonheur.
O ma D'niſe, ô douce vengeance!
Eh quoi! tu n'voulais qu'm'éprouver?
Jenedout'rai jamais d'ta conſtance.
Tuviens trop bien de m'la prouver.

ANDRÉ.

Un racc'mod'ment a ben d's attraits,
Ma Deniſe, hein, qu'en dis-tu?

DENISE.

J'dis qu'tu parl'en homme ſage,
Et qu'i'faudra queuqu'fois dans not'genti ménage,
S'brouiller un p'tit peu par exprès,
Pour avoir el'plaiſir d'racc'moder après:
C'eſt eun' des douceurs du mariage.

ANDRÉ.

Eh ben! nous nous brouillerons.

DENISE.

Tant mieux.

ANDRÉ.

Mais, à propos,
Et ta mere?

DENISE.

Oh! c'matin j'avons eu la prudence
D'la mettre dans ma confidence;
Ainſi de c'côté-là tu peux ét'ben en r'pos.

Mad. HUBERT.

Bon, v'là l'un corrigé; d'l'autre nous ferons juſtice:
Mais qu'i' vienne... à préſent faut punir el'caprice.
(*Haut à André.*)
Qu'eſt-qu'tu fais là?

DENISE.

Maman, maman, dès aujourd'hui
J'crois qu'vous pouvez m'marier?

Mad. HUBERT.

Soit, mais pas avec lui.
Car un jaloux, ſi donc, faut qu'eun' femme y périſſe,
Comm'tu l'diſais fort ben.

DENISE.

J'n'l'eſt plus.

ANDRÉ.

Mon Dieu ! non.

Mad. HUBERT.

Bah ! bah ! la jalouſie eſt tout comme l'avarice.
Gnia pas d'médecin qui la guériſſe ;
Et puis j'ai réfléchi, je m'ſuis parlé raiſon :
Il eſt riche c'Monſieur d'la France ;
T'as toi-même eun'belle eſpérance,
Parc'que j'ſuis riche : vous f'rez eun' bonn'maiſon.

DENISE.

Bonn'maiſon & mauvais ménage.

Mad. HUBERT.

Tant pis pour toi ma fille ; i's'ra bon ſi t'es ſage.
Enfin l'autre eſt ton fait, tu l'épous'ras, je l'veux.

DENISE, *avec dépit.*

Eh ben ! tenez, j'vous l'dis avec tout'aſſurance,
J'aim'rais mieux je n'ſais quoi qu'd'êtr' à M. d'la France ;
I'f'rait ſemblant d'm'aimer peut-être un mois ou deux :
Oui, ſaudrait ben c'tems-là pour appaiſer ſes feux ;
Et puis après des tons, des humeurs & des r'proches,
Villageoiſe par-ci, payſanne par-là.
Y' aurait toujours queuq's'anicroches :
Voyez-moi l'biau bonheur que v'là.
Maman, ma bonn' maman, faut qu'vot'cœur s'humaniſe :
Hélas ! dans mon état j'ons ſi bien rencontré ;
Gnia qu'eun' Deniſe pour André,
Et gnia qu'eun André pour Deniſe.

Mad. HUBERT.

Pourquoi donc, méchant p'tit lutin,
N'm'avoir pas dit tout ça c'matin ?
Mais vous ſeriez mariés ſans ton beau ſtratagême :
T'es quinteuſe & maligne, il eſt jaloux, toi d'même.
Ici-bas, mes enfans, chacun a ſon défaut :
Et puiſqu'il n'y a que l'choix en fait de mariage, i'faut
D'préférence épouſer les défauts de c'qu'on aime.
Allons, embraſſez-vous.

ANDRÉ.

Ouf ! ah ! je reſpire enfin.

Mad. HUBERT.

Mais, Monſieur d'la France ?

DENISE.

Oh ! j'ons un moyen ſuperbe
D'nous en débarraſſer. Allez, fin contre fin ;
Vous ſavez ben c'que dit le proverbe ?

(*On entend un bruit de fête, des muſettes, des hautbois, des cornemuſes, &c.*)

N'faiſons ſemblant de rien.

ANDRÉ.

Allons, ma D'niſe, allons ;
J'dans'rons à c'te fête-ci.

DENISE.
J't'en donne l'assurance.
Mad. HUBERT.
Et qu'est-c'qui pay'ra les violons ?
DENISE.
J'crais ben qu'ça s'ra Monsieur d'la France.
(*Mad. Hubert, Denise, André, se retirent à l'écart. La France entre, suivi de toute la fête.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS *à l'écart*, LA FRANCE, *à la tête de tous les paysans.*

FINALE.

LA FRANCE.
VENEZ tous rendre hommage
A l'objet qui m'engage :
C'est l'honneur du village,
C'est un objet charmant.
CHŒUR.
C'est l'honneur du village,
C'est un objet charmant.
Eh ! mais, c'est D'nise apparemment.
(*Denise & les autres se rapprochent peu-à-peu.*
LA FRANCE.
Quel jour heureux pour votre époux !
A la ville je vous prépare
Des plaisirs tous nouveaux pour vous.
DENISE.
Des plaisirs plus grands que cheux nous !
CHŒUR *à demi-voix.*
Comment, d'nous v'là qu'il la sépare !
ANDRÉ & Mad. HUBERT *au chœur.*
Oh ! c'n'est pas comm'ça qu'on s'sépare ;
Mais taisons-nous,
Écoutons tous.
LA FRANCE, *pendant la partie des chœurs répondant à Denise.*
Cent fois plus doux.
Nouveaux pour vous.
DENISE.
Plus nouveaux, je l'crois ; mais plus doux ?
Encor faut-il que j'les compare.
LA FRANCE.
Vous serez prévenue en tout ;
D'abord des habits à la mode,
Du plus beau choix, du dernier goût.
DENISE.
J'aimons l'plus propre & plus commode ;
Ainsi ça n'me tent'pas beaucoup.
LA FRANCE.
Et puis, vous verrez des miracles.
DENISE.
J'n'y crois pas.
LA FRANCE.
Oh ! vous y croirez,
Vous y croirez, quand vous verrez
L'appareil pompeux des spectacles.
DENISE.
L'espectacle ! Eh ! queu'c'que c'est qu'ça ?
LA FRANCE.
Ce qu'a de plus beau la nature,
On le trouve rassemblé là.
DENISE.
Au vrai ?
LA FRANCE.
Non pas, mais en peinture,
Les bois, les près & la verdure,
Imités comme ils sont ici.
DENISE.
Eh ben ! dans c'cas-là restons-y :
Pour ne voir tout ça qu'en peinture,
I'n'faut pas s'déranger beaucoup,
Ainsi ça n'me tent' pas du tout,
Et j'm'en tenons à la nature.
CHŒUR.
LA FRANCE.
Mais nos concerts.
DENISE.
Mais nos oiseaux,
Le murmure de nos ruisseaux.
CHŒUR.
LA FRANCE.
Et nos bals & nos jolis masques.

Toujours ſi neufs & ſi fantaſques.

DENISE.

Et nos danſes ſous l'arbre vert,
Tous à viſage découvert.

LA FRANCE.

Et le lever de notre maître,
Je vous le ferai voir peut-être.

DENISE.

J'avons vu le l'ver du ſoleil,
Ça doit être à peu près pareil.

LA FRANCE.

A la ville rien ne vous tente,
Reſtons ici.

DENISE.

C'eſt mon attente.

ANDRÉ.

Et la mienne auſſi ben ſur'ment.
(*Il baiſe la main de Deniſe.*)

LA FRANCE, *à André.*

Que fais-tu là?

ANDRÉ.

Moi, j'rends hommage
A l'objet qui m'engage;
C'eſt l'honneur du village,
Et celui de ſon amour;
C'eſt un objet charmant.

LA FRANCE, *à Deniſe & à madame Hubert.*

Eh quoi, Deniſe! Eh quoi, Madame!
Vous permettez...

Mad. HUBERT.

Je n'parmets rien,
Mais ſuppoſé qu'ell'ſoit ſa femme,
N'eſt-on pas maître de ſon bien?

CHŒUR, *à demi-voix.*

Oh, comme il enrage dans l'ame!

LA FRANCE.

Sa femme! on m'a promis.

DENISE.

Hein! Quoi! Plaît-i'monſieur?
Adieu Marton, adieu Liſette,
Adieu Roſette,
C'eſt i'clair? écoutez l'aveu,
Que j'vas vous faire avec franchiſe,
Vous lui diriez peut-être adieu;
Vaut ben mieux que j'vous l'diſe.

CHŒUR.

(*La France ſort après le chœur.*)

DENISE, *à André.*

Tu ſeras mon époux;
Mais connais mieux ta Deniſe.

ENSEMBLE.

DENISE.	ANDRÉ.
Tu ſeras mon époux;	Quand on aime entre nous,
Mais ne ſois pas ſi jaloux:	Peut-on n'être pas jaloux?
On l'eſt un peu quand on aime.	Tu l'as éprouvé toi-même.

ANDRÉ.

On dit que l'mariage
Eſt un long pél'rinage,
Et lorſqu'on eſt ſage
On n'doit pas l'tenter.
(*Le chœur répete*, On dit, &c.)
Mais au lieu d'm'épouvanter,
Il n'pourra qu'm'enchanter:
Ma Deniſe eſt du voyage.
Que j' voudrais me mettre en voyage!

CHŒUR.

Mad. HUBERT.

Liſon, belle & ſage,
Fit c'biau pél'rinage:
Son époux volage
La laiſſit en chemin.

CHŒUR.

Liſon trouva dès le lendemain.
Pour lui donner la main,
Ben des compagnons d'voyage.

DENISE, *à André.*

Dans l'nœud qui s'diſpoſe,
On dit que j'm'expoſe,
A perdre eun'belle choſe;
C'eſt ma liberté.
Mais c'bien-là n's'ra pas r'gretté,
Si d'ta félicité,
Ce que j'dois perdre eſt la cauſe.

ANDRÉ.

Nous ſommes tous, j'eſpere
L's enfans du parterre:
L'amuſer, lui plaire,
C'eſt plaiſir & d'voir.
(*Au public, montrant ſon cœur.*)
Meſſieurs, voici le miroir
Où vous pourrez vous voir
Sous les traits d'un tendre pere, *b.*

CHŒUR.

Chantons tous enſemble.
Le doux nœud qui les raſſemble;
Chantons tous enſemble
Les noms de D'niſe & d'André:
Tous deux ont bien rencontré.

Amis, chantons enſemble
Vive Deniſe & ſon André :
Ce mariage eſt à not'gré.
Chantons tous enſemble, &c.

FIN.